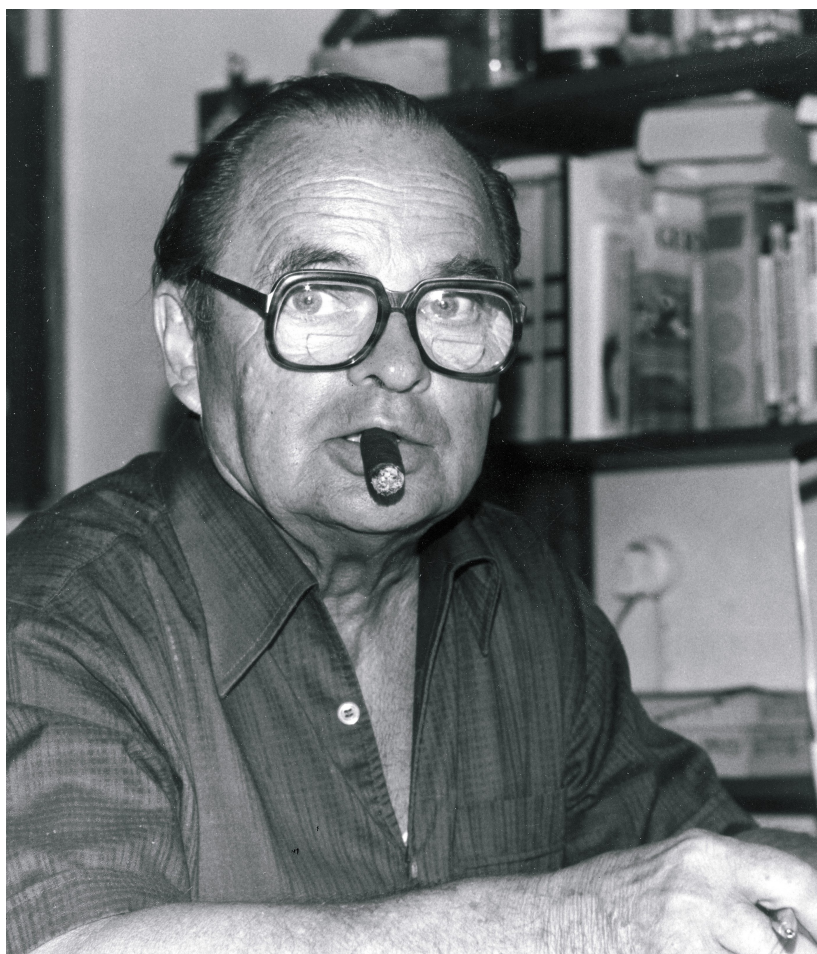


À la mémoire de **Walter Kolbenhoff** (1908-1993)

Thierry Feral

Germaniste, Directeur-fondateur
de la collection « Allemagne d'hier et d'aujourd'hui »
aux éditions L'Harmattan / Paris



Walter Kolbenhoff

© Isolde Kolbenhoff / Dietram Hoffmann

C'est dans le quartier ouvrier d'Adlersdorf, au Sud-est de Berlin, que Walter Kolbenhoff, de son vrai nom Walter Hoffmann, voit le jour le 20 mai 1908. La famille est pauvre et occupe un deux-pièces — une chambre, une cuisine — dans un immeuble lépreux et surpeuplé où l'alcool fait des ravages.

De l'école primaire, Walter retiendra surtout les châtiments corporels pratiqués par les instituteurs. Il écrira plus tard¹: « Pour nous corriger, notre maître,

monsieur Krause, disposait de trois bâtons prénommés Friedrich, August et Moritz. Friedrich mesurait plus d'un mètre et faisait un demi-centimètre de diamètre. August était un peu plus court et beaucoup plus fin. Quant à Moritz, c'était le plus petit des trois frères. Monsieur Krause affectionnait particulièrement Friedrich... »

À partir de 1916, alors que le père est au front, la mère et ses enfants connaissent une misère noire, comme toutes les familles prolétariennes à l'époque. En effet, le nouveau chef d'état-major des armées, le général Erich Ludendorff, fait constamment réduire l'approvisionnement alimentaire au profit de la production d'équipements militaires toujours plus sophistiqués (sous-marins, blindés). De plus, en raison de mauvaises récoltes, le prix des denrées de première nécessité ne cesse d'augmenter.

Courant 1918, dans la foulée de l'Octobre russe et de la cessation des hostilités sur le front de l'Est (paix de Brest-Litovsk, 3 mars 1918), un vaste mouvement populaire s'amorce en Allemagne afin de mettre un terme définitif à la guerre. En novembre, c'est la révolution. Le chancelier Max de Bade demande l'armistice aux Alliés, l'Empereur Guillaume II abdique, la république est proclamée sous l'égide du Parti social-démocrate (*SPD*)².

À la mi-décembre, le père de Walter est démobilisé et rentre à Berlin. Socialiste convaincu, il inscrit son fils au collège laïc mixte d'Adlersdorf. Dans cet établissement, le premier du genre en Allemagne, Walter découvre un enseignement progressiste où l'histoire n'est plus un hymne à la guerre et où le cours de religion est remplacé par un cours d'éducation civique.

Toutefois, les désenchantements ne vont pas tarder à s'accumuler :

En janvier 1919, Walter est profondément marqué par l'émotion qui s'empare des familles ouvrières à l'annonce de l'assassinat des dirigeants communistes Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg sur ordre de ministre social-démocrate des Armées, « le chien sanguinaire » Gustav Noske. Dès lors, il éprouve le sentiment que la république sous égide social-démocrate est une imposture. Soixante-cinq ans plus tard, il évoquera encore dans ses mémoires³ « les assassins perfides de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg [...] qui avaient écrasé dans le sang la vraie révolution allemande ».

Dans la nuit du 12 au 13 mars 1920 éclate à Berlin le putsch d'extrême droite Kapp-Lüttwitz qui vise à renverser la République de Weimar et à instaurer une dictature militaire dont la direction reviendrait au général Ludendorff. Mais les syndicats déclenchent la grève générale et les ouvriers se mobilisent pour faire échec aux putschistes. On assiste alors à des scènes horribles dans les quartiers

prolétariens. Kolbenhoff n'oubliera jamais ce à quoi il assista à 12 ans, lorsque les corps francs du général Walther Lüttwitz investirent son immeuble⁴ : « Sous le casque, les visages sont enfantins. Mais sur l'acier, peinte en blanc, s'affiche la croix gammée, symbole de la haine absolue ! Ils avancent, écumant d'une rage bestiale. Ils escaladent les escaliers. Les crosses brisent les meubles. Les baïonnettes éventrent les édredons, lacèrent quelques mauvais tableaux, éclatent les glaces. Nous nous ratatinons dans notre pièce obscure. Dans la rue, on entend des coups de feu, des hurlements, des bruits de poursuite, des jurons. Le lendemain matin, le soleil de mars se lève sur des éclaboussures de cervelle, des flaques de sang coagulées, des amas de chair humaine en bouillie ».

Certes, le 17 mars, la mobilisation ouvrière finit par avoir raison des putschistes. Mais ce qui révolte alors de jeune Walter, c'est de voir le gouvernement républicain sous égide social-démocrate organiser dès le 18 la traque des syndicalistes et militants ouvriers qui, après avoir sauvé la République, maintiennent maintenant la pression afin d'obtenir des avancées sociales et plus de démocratie.

Vient ensuite la disette de 1921 pendant laquelle, à la demande des exploitants agricoles, le ministre de l'Intérieur social-démocrate de Prusse, Carl Severing, fait tirer sur les familles ouvrières qui vont la nuit marauder quelques pommes de terre dans la campagne avoisinante. « Tout en déguerpissant, racontera Kolbenhoff⁵, ils cherchent encore à ramasser quelques pommes de terre à la volée. Les paysans les observent haineusement à travers leurs vitres : „ voleurs, racaille ! ”. Mais à la maison les enfants crient famine. Il n'y a rien à manger, absolument rien à manger. Alors, la nuit tombée, nous reprenons la route de la campagne. Nous nous entassons dans les sillons humides et fouillons à mains nues dans la terre argileuse. Le projecteur déchire l'obscurité. Son large faisceau lèche la terre. Un horrible mugissement de sirène s'élève dans la folle nuit. Au loin crépite une mitrailleuse. Nous sommes collés au sol, le visage dans la boue ».

C'est durant cette terrible période que Walter voit sa grand-mère mourir de faim⁶ : « Un bras squelettique s'avance vers moi, une tête de mort complètement chauve émerge des hardes et geint : „ Merci d'être venu, Monsieur le Pasteur...” – „ C'est pas le pasteur, c'est moi, grand-mère ! ” Deux profondes orbites verdâtres me fixent sans me voir. Autour de la bouche édentée, les rides s'animent imperceptiblement : „ Je - vais – rejoindre - Dieu ”. La tête de mort se fige en un rictus, les doigts osseux se crispent, un râle sort de la gorge : „ Dieu - est - amour”. Elle va mourir de faim. Elle a trimé pendant quatre-vingts ans pour finalement crever de faim. „ Dieu - est - amour”. Ah ça pour sûr qu'il est amour ! Elle s'est épuisée pendant quatre-vingt années à bosser en usine, dans des fermes, dans des porcheries. Ses mains sont complètement estropiées, elle a

les reins brisés, ses jambes sont enflées, son esprit est mort. „ Dieu - est - amour”. Ah ça pour sûr qu’il l’est ! Vous avez dû affronter de nuit la tempête pour vous glisser jusqu’à la voirie et y exhumer le bétail mort qu’on venait d’y enfouir. Et Dieu, dans sa générosité, vous permettait par ces nuits de tourmente et de famine de déterrer la précieuse viande rongée par les vers et à moitié putréfiée. Emmitouflé dans ses haillons, le squelette sourit. Elle meurt par la grâce de Dieu. Elle a crevé de faim et elle va claquer par la grâce de Dieu...».

Enfin, en 1922, bien que Walter soit très bon élève et ait obtenu une bourse complète pour aller jusqu’au Baccalauréat, son père l’oblige à quitter l’école et à entrer en apprentissage comme typographe. En effet, tout ce que ses parents souhaitaient alors, « c’est qu’il puisse contribuer le plus vite possible au budget familial en gagnant de l’argent. Mais son premier salaire d’apprenti ne vint jamais grossir le budget familial. Walter l’offrit intégralement à un mendiant au grand dam de sa mère. „ Il s’est à coup sûr bourré la gueule avec », commentera-t-il joyeusement plus tard »⁷.

Fin 1925, dégoûté par l’exploitation subie par les ouvriers, Walter décide de rompre avec le système. À partir de 1926, il va sillonner l’Europe, l’Afrique du Nord et le Proche-Orient. Pour assurer sa subsistance, il fait des petits boulots ou la manche comme chanteur de rue. Il n’hésite pas non plus à voler et à se livrer à des activités plus ou moins délictueuses.



Walter Kolbenhoff en 1926
© Isolde Kolbenhoff / Dietram Hoffmann

Toutefois, de passage à Berlin en 1929, il prend conscience qu'une telle existence ne le mènera pas loin et il s'adresse à des journaux de gauche qui acceptent de publier ses carnets de voyage sous forme de feuilleton.

Le 1^{er} mai 1929, Walter assiste à la sauvage répression de la manifestation ouvrière qui a été interdite par le préfet de police social-démocrate de Berlin, Karl Zörgiebel. Dès le lendemain, il adhère à la « Ligue des écrivains révolutionnaires prolétariens » (*BPRS*) et au Parti communiste (*KPD*).

Bientôt, Walter reprend son vagabondage, mais cette fois en tant que reporter. Comme son aîné Egon Erwin Kisch⁸ — et plus tard Günter Wallraff⁹ —, il se mêle aux miséreux, notamment en Pologne, Roumanie et Bulgarie. Ces « études de milieu par immersion » lui attirent les faveurs de tout un lectorat de jeunes en rébellion contre la société et aussi l'amitié du psychiatre et psychanalyste Wilhelm Reich.

Lorsqu'il rentre définitivement à Berlin en 1931, Walter est engagé comme journaliste à la *Rote Fahne*, l'organe central du Parti communiste allemand. À cette époque, en dépit de la stalinisation du Parti par Ernst Thälmann, la *Rote Fahne* a le souci d'une audience la plus large possible et laisse, sous l'influence de Willi Münzenberg, une relative liberté d'expression à certains de ses collaborateurs. Pour Münzenberg — qui sera éliminé physiquement par des agents staliniens en novembre 1940 en raison de son opposition au Pacte germano-soviétique —, la propagande, pour être efficace, ne doit pas se résumer à saturer les masses de slogans idéalistes ni à exalter l'infailibilité d'une « ligne » autoritairement fixée par le bureau politique ; c'est à partir de la réalité concrète vécue par le prolétariat qu'il convient d'élaborer la stratégie du Parti, celui-ci n'étant qu'un simple moyen d'action révolutionnaire¹⁰. Cette position se retrouve chez Walter. Ses articles ne cherchent pas à illustrer à toute force les thèses du Parti ; tout au contraire : par la saisie de scènes sur le vif devant les usines, devant les agences pour l'emploi, dans les décharges des commerces de gros où les plus pauvres cherchent à récupérer un peu de nourriture avariée, le jeune Kolbenhoff s'attache à montrer que, face à la crise économique et politique qui sévit depuis fin octobre 1929, la classe ouvrière allemande est complètement désorientée, a perdu toute conscience de classe et place, selon la célèbre formule brechtienne, « la bouffe avant la morale »¹¹. C'est ainsi que ses articles résonnent aujourd'hui comme un appel au Parti à sortir d'urgence de ses illusions théoriques, notamment cette grave illusion, dogmatisée par le *Komintern* à partir d'octobre 1930, que l'arrivée de Hitler à la tête de l'État serait un tremplin pour la révolution prolétarienne en ce sens que, une fois la Social-démocratie (*SPD*) et le Centre catholique (*Zentrum*) détruits par le pouvoir nazi, les Allemands se tourneraient vers le PC pour se débarrasser de la dictature nazie¹² !

L'histoire allait bientôt démontrer l'absurdité de la thèse du *Komintern*. Dans la nuit du 27 au 28 février 1933 (incendie du *Reichstag*), la chasse aux communistes est déclenchée tandis que la Social-démocratie et le Centre catholique cherchent par des arguties et compromissions plus ou moins efficaces à sauver ce qui peut encore l'être et restent — très provisoirement — relativement épargnés¹³.

Recherché par les *SA*, Walter parvient à fuir à Amsterdam où il est hébergé chez des camarades communistes. Mais comme il vit dans l'illégalité, il est arrêté dix jours plus tard par la police hollandaise. Après quarante-huit heures de garde à vue, il est embarqué de force sur un bateau dont il ignore la destination. Le lendemain, il se retrouve à Copenhague où il a la chance extraordinaire de tomber sur Wilhelm Reich¹⁴.

Reich a de nombreux admirateurs au Danemark pour ses ouvrages sur l'émancipation sexuelle et sa *Psychologie de masse du fascisme*. Bénéficiant de leur appui financier, il n'hésite pas à engager Walter comme secrétaire. Dans le même temps, il le pousse à écrire un livre sur les raisons du succès de Hitler auprès des masses populaires. C'est ainsi que va naître en quelques semaines le roman *Les Sous-Hommes* (*Untermenschen*). L'ouvrage paraît aux éditions Trobris fondées par Wilhelm Reich, Trobris étant un hommage à l'anthropologue Bronislaw Malinowski dont les recherches, centrées sur la vie des indigènes mélanésiens des îles Trobriand, remettaient notamment en cause le dogme freudien de l'universalité du complexe d'Œdipe. Le nom de l'auteur, Walter Hoffmann, a été transformé en Walter Kolbenhoff.



On comprendra aisément qu'un pseudonyme ait été indispensable, ne serait-ce pour que les parents de Walter, qui étaient toujours à Berlin, ne soient pas inquiétés par les nazis qui couramment envoyaient en prison ou dans un camp la famille de leurs ennemis. Mais pourquoi Kolbenhoff ? Pour la veuve de Walter, Isolde Kolbenhoff, avec laquelle j'eus de nombreux contacts de mars 2000 à son décès en juin 2002, la transformation se serait faite au cours d'une terrible beuverie. C'est là que Wilhelm Reich aurait imaginé le pseudonyme Kolbenhoff en combinant le « Hoff » de Hoffmann avec le déterminant « Kolben » de « Kolbenhirsch » qui désigne un jeune cerf qui va faire ses bois, comme Walter allait le faire en littérature. Mais Isolde Kolbenhoff soupçonnait aussi une allusion érotique, ce qui correspond tout à fait à l'esprit de Reich. En effet, durant sa jeunesse, Walter — tout comme Reich au demeurant — était connu pour son énorme succès auprès des femmes. Or « Kolben » est un mot utilisé en argot pour désigner le sexe masculin...

Après un reprint en 1979 au *Verlag Europäische Ideen* de Berlin, *Les Sous-Hommes*, ce document sociologique irremplaçable pour comprendre le succès du nazisme auprès des foules, est aujourd'hui introuvable en Allemagne, sinon chez des bouquinistes.

En 1933, le livre fut bien sûr immédiatement interdit en Allemagne, mais il valut aussi à Kolbenhoff d'être exclu du PC. Il commentera¹⁵ : « C'était l'époque à laquelle le Parti communiste défendait la thèse que le triomphe de Hitler représentait non pas une défaite, mais une victoire pour la classe ouvrière allemande. Il s'agissait d'une doctrine qui ne laissait place à aucune contradiction. J'avais pourtant eu l'impudence de la remettre en question et de la dénoncer avec virulence dans mon ouvrage. On me déclara : „ Ou bien tu romps avec Reich et ses théories contre-révolutionnaires et tu renies ton livre, ou bien tu es viré du Parti ”. Je refusai de rompre avec Reich et fut viré après cinq années d'adhésion. L'ironie de cette folle époque a voulu que tous les membres de ce tribunal du Parti qui avaient prononcé mon exclusion aient été virés à leur tour quelques semaines plus tard. J'en ai oublié la raison exacte mais sans doute la ligne avait encore une fois changé ».

Neuf années vont passer durant lesquelles Kolbenhoff vit assez bien de sa plume. Il en profite pour faire des études de littérature et d'anglais à l'Université Populaire de Copenhague. En outre, il apprend si bien la langue de son pays d'accueil qu'il peut dès 1936 se permettre de publier un recueil de poésies en danois et de travailler à la radio.

Certes, en avril 1940, le Danemark est occupé par la *Wehrmacht*. Toutefois, ayant accepté les conditions allemandes d'occupation, il conserve son roi —

Christian X —, son gouvernement, son parlement, et la communauté juive est préservée. Kolbenhoff, pour sa part, vit fondu dans la population.

Grâce au général Hermann von Hanneken, qui commande les troupes allemandes d'occupation, tout est relativement calme jusqu'en novembre 1942 où le général *SS* Werner Best est nommé « plénipotentiaire du *Reich* pour le Danemark ». Ex-collaborateur de Reinhard Heydrich au « Bureau central de sécurité du *Reich* » (*RSHA*), Best, qui a déjà œuvré en Pologne et en France en tant que responsable de l'administration militaire, durcit les conditions d'occupation. Dès lors les grèves et les sabotages se multiplient, la répression contre la Résistance se fait impitoyable, la communauté juive est menacée par la déportation¹⁶.

C'est alors que se produit un événement incroyable... La direction du Parti communiste reprend contact avec Kolbenhoff et lui demande de s'engager dans la *Wehrmacht* pour y créer une cellule militaire de résistance¹⁷... L'exclu de 1933 accepte...

Sous son vrai nom, Hoffmann — nom aussi courant que Dupont en France —, voici donc notre écrivain affecté en Yougoslavie où, du haut de son mètre cinquante-six, il ne manque jamais une occasion pour inciter ses camarades du front à désertre et à rejoindre le camp adverse. Lui-même se refuse à tuer comme en témoigne cette anecdote¹⁸ où il surprend en Bosnie un espion de Tito déguisé en femme en train de franchir une ligne de barbelés : « J'avais le type dans ma ligne de mire, la hausse était réglée, la bande était engagée, la mitrailleuse bien huilée. Mon doigt était prêt à presser la détente et je savais que le type avait une masse d'informations à communiquer aux partisans lorsqu'il les aurait rejoints dans les montagnes. J'étais certain de ne pas le rater et pourtant je ne tirai pas... »



Walter Kolbenhoff en 1943

© Isolde Kolbenhoff / Dietram Hoffmann

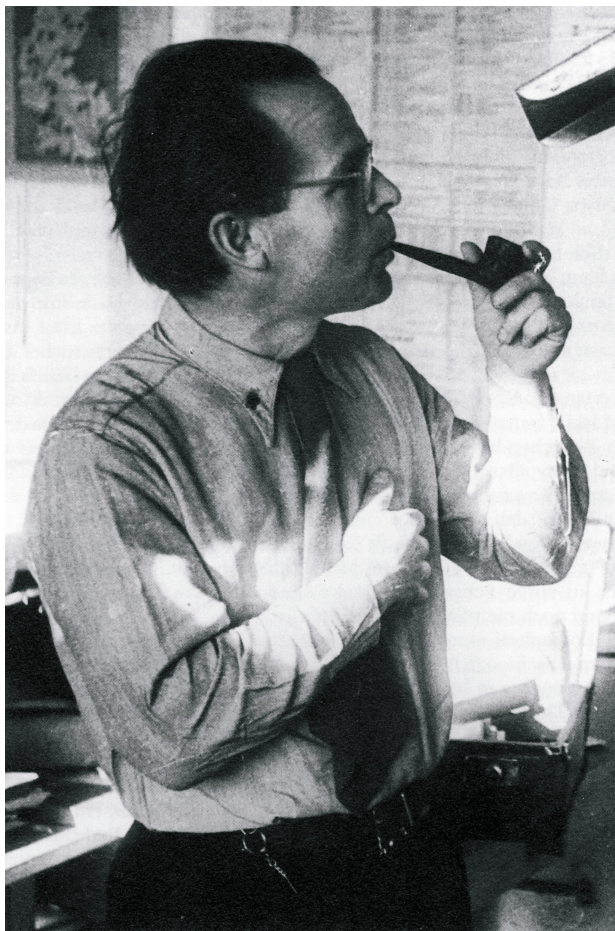
Après la Yougoslavie, Kobenhoff est affecté en Italie. En mai 1944, lors de la retraite de Cassino, il est fait prisonnier par les Britanniques et livré aux Américains qui l'envoient en camp d'internement, d'abord en Louisiane, puis dans l'État de Rhode Island au Nord-ouest de New York. Reconnu comme antinazi, il sert d'interprète. Durant ses deux années de détention, il devient ami avec deux autres écrivains antifascistes et ex-communistes, Alfred Andersch et Hans-Werner Richter.

C'est aussi durant cette période qu'il écrit le roman *De notre chair et de notre sang*¹⁹ dans lequel il s'interroge sur l'avenir de cette jeunesse allemande qui, dès son plus jeune âge, a été prise en main et pervertie par le régime nazi. À travers son personnage principal, un garçon de 17 ans dont le modèle lui a été fourni par un « Jeune Hitlérien » complètement déclaveté qui était interné avec lui en Louisiane, Kolbenhoff dresse un tableau quasi clinique du fanatisme en tant que mise en œuvre de l'inconcevable à partir de repères aveuglants²⁰.

Rapatrié en Bavière, zone d'occupation américaine, en février 1946, Kolbenhoff découvre Munich. Au milieu des ruines règne une véritable jungle humaine où se côtoient ceux qui crèvent de faim et ceux qui savent profiter de la situation, notamment en trafiquant avec l'occupant : « Les hommes portaient leur casquette de soldat et leur uniforme transformés pour la vie civile ; les invalides se traînaient clopin-clopant sur leurs béquilles de métal étincelantes ; des enfants blafards rêvaient d'un quignon de pain ou d'un verre de lait. Au petit matin, les ouvriers arrivaient à l'usine la faim au ventre ; ils faisaient leurs huit heures la faim au ventre ; ils rentraient chez eux la faim au ventre ; leur femme leur mettait sous le nez quelques patates cuites à l'eau en grommelant : „ Pas la peine de beugler, mon vieux, c'est tout ce que j'ai trouvé ! ”. Et pourtant, il y avait des restaurants où l'on pouvait manger et boire exactement comme avant la guerre et où les nantis fumaient des cigares tout en dégustant du cognac »²¹.

À Munich, Kolbenhoff obtient, grâce à l'ami Andersch, un poste de journaliste à la *Neue Zeitung*, « organe de presse pour la population allemande » créé par le gouvernement militaire américain d'occupation. Mais lorsqu'en mars-avril 1948 s'installe la « guerre froide » (début du blocus de Berlin par les Soviétiques), les Américains prennent des mesures pour que la *Neue Zeitung*, qui a un tirage quotidien de quelque 2 500 000 exemplaires, devienne un relais de leur propagande. Considérant que ce que l'on attend désormais d'eux n'a plus rien à voir avec du journalisme, plusieurs rédacteurs en chef, dont Andersch, quittent le journal. Kolbenhoff démissionne début 1949. Parallèlement, il rejette la proposition de rejoindre l'Allemagne de l'Est que lui fait le président de la « Ligue culturelle pour le renouveau démocratique de l'Allemagne », Johannes

Robert Becher, qu'il avait bien connu à Berlin en tant que président de la « Ligue des écrivains révolutionnaires prolétariens » (BPRS).



Walter Kolbenhoff en 1946
© Isolde Kolbenhoff / Dietram Hoffmann

En août 1946, en marge de son travail à la *Neue Zeitung*, Alfred Andersch avait fondé avec Hans-Werner Richter une petite revue hebdomadaire indépendante, *Der Ruf*, à laquelle collaborait Kolbenhoff. À la démission d'Andersch de la *Neue Zeitung*, la revue est immédiatement interdite par les autorités américaines. Dégoûté, Andersch part alors pour Francfort où, après un passage par la revue socialiste-chrétienne *Frankfurter Hefte* d'Eugen Kogon²², il trouve un engagement à la radio et se consacre à l'écriture de son célèbre livre *Les Cerises de la liberté*²³.

Restés à Munich, Richter et Kolbenhoff tentent de fonder une nouvelle revue, *Der Skorpion*, mais la censure américaine s'y oppose. Alors, en septembre 1947, tous deux créent avec quelques autres (Günter Eich, Wolfdietrich Schnurre) une sorte de cartel littéraire sans adhésion ni programme où, avant publication, chacun soumet son projet à la discussion des autres. Ce sera le « Groupe 47 »²⁴.

Pour ces écrivains, qui pour les plus âgés n'ont pas encore la quarantaine, pas question d'engluer la littérature dans une quelconque orthodoxie idéologique ; pas question de servir une cause politique, que ce soit l'impérialisme américain ou le système stalinien. Tirant les leçons de ce qui s'est passé sous le nazisme²⁵ et de ce qu'ils savent du « réalisme socialiste »²⁶, ils considèrent que toute inféodation de la culture au pouvoir temporel ne peut qu'aboutir à terme à une forme de totalitarisme. Ce dont ils rêvent, c'est d'ouvrir la voie à un nouvel humanisme en incitant leurs contemporains à une confrontation critique permanente avec l'histoire, aussi bien l'histoire récente — Weimar, troisième Reich — que l'histoire en marche.

Dans ce contexte, il n'est pas inutile de signaler que, contrairement à une idée reçue, Heinrich Böll ne compte pas au nombre des fondateurs du « Groupe 47 » qu'il ne rejoindra qu'au début des années 1950, pas plus du reste que Günter Grass qui ne fréquentera le « Groupe » qu'à partir de la fin des années 1950.



Walter Kolbenhoff en 1978
© Isolde Kolbenhoff / Dietram Hoffmann

Pour sa part, Kolbenhoff, toujours accompagné de son épouse Isolde, ne manquera aucune des trente-et-une rencontres du « Groupe » qui se dérouleront

jusqu'en 1967. Certes, il fera encore acte de présence aux trois dernières réunions en 1972, 1977 et 1990, mais sans grand enthousiasme, le « Groupe » s'étant entre-temps transformé en une sorte d'académie sous influence des critiques professionnels et des trusts éditoriaux en quête d'auteurs à succès.

Walter Kolbenhoff est mort le 29 janvier 1993 à Germering, tout près de Munich, où il s'était établi en 1964 avec son épouse Isolde et son fils Dietram.



Walter Kolbenhoff à St-Tropez en septembre 1991
© Isolde Kolbenhoff / Dietram Hoffmann

Depuis sa mort, Kolbenhoff n'est pas réédité. De fait, auteur inclassable, impossible à récupérer politiquement, toujours à contre-courant des idéologies officielles quelles qu'elles soient, Kolbenhoff dérange. Sa remarquable lucidité à dénoncer la tendance compulsive des hommes à refouler la raison reste d'une totale actualité. Une simple translation spatio-temporelle de ses écrits suffit à réaliser avec horreur que, en dépit du passage à un nouveau siècle, notre monde n'a guère changé.

Kolbenhoff, c'est celui qui accule au choix entre « l'éthique de conviction » et « l'éthique de responsabilité » (Max Weber²⁷), c'est celui qui brise ce que l'historien Jens Christian Wagner a appelé la « culture du détournement du regard »²⁸, c'est celui qui renvoie sans cesse à cet archaïsme psychologique qui sommeille en chacun de nous et face auquel, comme le disait mon ami Gérard

Mendel²⁹, nos structures sociopolitiques, morales et juridiques ne forment qu'un bien fragile rempart.

Ce qui est aussi exceptionnel chez Kolbenhoff, c'est qu'il a toujours refusé de s'incliner devant le tragique du quotidien humain qu'il dénuie dans ses textes. À la représentation crue et sans artifice de la réalité existentielle dont il participe, il oppose un humour grinçant qui lui permet de rester pleinement à la hauteur de la vie.

Réhabiliter Kolbenhoff revient donc à réparer une scandaleuse injustice qui a voué à l'anonymat un des auteurs les plus courageux, les plus clairvoyants, les plus sincères et les plus humanistes de sa génération.

1. W. Kolbenhoff, « Drei Rohrstöcke », in *Bilder aus einem Panoptikum*, Francfort/Main, Fischer, 1988, p. 9.
2. Cf. T. Feral, *Le « nazisme » en dates ; novembre 1918-novembre 1945*, Paris, L'Harmattan, 2010, pp. 17-18. D'une façon générale, je renvoie à ce titre pour tout ce qui concerne les événements historiques évoqués dans le présent article.
3. W. Kolbenhoff, *Schellingstraße 48*, Francfort/Main, Fischer, 1985, p. 216.
4. W. Kolbenhoff, *Untermenschen*, Copenhague, Trobris Verlag, 1933, pp. 144-145 (trad. fr. *Les Sous-Hommes*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 141-142).
5. W. Kolbenhoff, *Untermenschen*, op. cit., pp. 148-149 (trad. fr., op. cit., pp. 144-145).
6. W. Kolbenhoff, *Untermenschen*, op. cit., p. 205 sq. (trad. fr., op. cit., p. 198 sq.).
7. Témoignage de Dietram Hoffmann, fils de Walter Kolbenhoff, in W. Kolbenhoff, *Morceaux choisis*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 126.
8. Cf. J.-M. Palmier, avant-propos à E.E. Kisch, *Histoire de sept ghettos*, Grenoble, PUG, 1992, pp. 7-24.
9. Auteur de *Ganz unten* (1985), trad. fr. *Tête de turc*. Voir aussi *Black like me* de John Howard Griffin (1959).
10. Ainsi que le préconisait Lénine (cf. *Que faire ?*, 1902) avec lequel Münzenberg avait travaillé à Zurich de 1910 à 1914.
11. B. Brecht, *Die Dreigroschenoper* (L'Opéra de quat'sous), 1928, fin du 6^e tableau.
12. Cf. T. Feral, *Le national-socialisme*, Paris, Ellipses, 1999, p. 16.
13. *Ibid.*, pp. 76-84. Pour le détail, voir *Le « nazisme » en dates*, op. cit., pp. 170-198.
14. Voir W. Kolbenhoff, *Les Sous-Hommes*, op. cit., annexe 1, pp. 213-218, ainsi que W. Kolbenhoff, *Morceaux choisis*, op. cit., pp. 77-98.
15. W. Kolbenhoff, *Les Sous-Hommes*, op. cit., annexe 1, p. 216.
16. En septembre 1943, la Résistance danoise parviendra à soustraire 94% de la communauté juive à la traque nazie ; 7906 personnes furent évacuées par bateaux vers la Suède ; sur les 492 qui furent arrêtés par la SS et envoyées à Theresienstadt, 423 survivront. Selon certains auteurs, Werner Best aurait à cette époque quelque peu perdu de ses illusions quant à l'avenir du *Reich* et pratiqué une politique plus souple ; condamné à mort à la fin de la guerre, il sera finalement gracié et, après deux ans d'incarcération, deviendra chef du service juridique du consortium Stinnes.
17. La création de ces cellules avait été décidée dans la foulée du manifeste « Au peuple allemand ! » (*An das deutsche Volk*) diffusé à partir du 30 janvier 1942 par Radio Moscou ; ce texte, signé par soixante cadres, anciens députés, artistes et écrivains communistes en exil, appelait notamment les soldats de la *Wehrmacht* à créer à tous les niveaux des comités de propagande incitant à la désobéissance et à la désertion (cf. *Der antifaschistische Widerstandskampf der KPD im Spiegel des Flugblattes*, Berlin, Dietz, 1978, tract 159, p. 2) ; plusieurs tracts allant dans le même sens seront distribués clandestinement dans toute l'Allemagne et dans les pays occupés (voir *ibid.*, tracts 169 à 175).

18. Relatée dans la revue *Neues Europa*, 16/1948 et reprise dans W. Kolbenhoff, *Bilder aus einem Panoptikum*, Francfort/Main, Fischer, 1988, p. 36-39 (trad. fr. in *Morceaux choisis*, op. cit., pp. 99-103).
19. *Von unserem Fleisch und Blut* ; cf. *Morceaux choisis*, op. cit., p. 111.
20. Voir « Le loup-garou » in *Morceaux choisis*, op. cit., pp. 7-24.
21. W. Kolbenhoff, *Heimkehr in die Fremde*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1988, p. 154 (*Morceaux choisis*, op. cit., pp. 67-68).
22. Très connu en France comme auteur de *L'Enfer organisé*, Paris, Jeune Parque, 1947 ; réédition en poche sous le titre *L'État SS*, Seuil/Politique, 1970.
23. *Die Kirschen der Freiheit*, 1952 ; ce récit autobiographique s'ouvre sur l'exécution en 1919 des révolutionnaires munichois alors que l'auteur avait cinq ans et se termine sur sa désertion de l'armée allemande en 1944 ; Andersch y livre aussi ses considérations critiques sur le Parti communiste auquel il avait adhéré en 1929.
24. Voir le très précieux Toni Richter, *Die Gruppe 47 in Bildern und Texten*, Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 1997.
25. Cf. T. Feral, *Art et littérature du troisième Reich*, Association Amoureux d'Art en Auvergne, Clermont-Ferrand, 2013, 128 p., www.quatre.com
26. Voir H. Arvon, *L'esthétique marxiste*, Paris, PUF, 1970.
27. Voir ses *Gesammelte politische Schriften*, 1921, ou encore ses *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, 1922.
28. « Kultur des Wegschauens », in *Documents. Revue des questions allemandes*, n° spécial, oct. 2005, p. 35 et p. 37.
29. Voir entre autres son essai *De Faust à Ubu*, Tour d'Aigues, L'Aube, 1996.

© Association Amoureux d'Art en Auvergne, 2013

Centre municipal Jean Richepin, 21 rue Jean-Richepin, 63000 Clermont-Fd.

www.quatre.com

Toute reproduction intégrale ou partielle non autorisée par l'auteur ou l'association constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Les courtes citations sont autorisées sous réserve de la mention du nom de l'auteur, du titre de l'article et de la source.